

Compétence travaillée :

- **Lecture - L4** : Contrôler sa compréhension, devenir un lecteur autonome.

Objectif de la séance :

- Identifier les caractéristiques du registre pathétique.

.....

Document n°1 :

Louis Levauchelle nous avait rejoints en novembre 1915. Sa blessure était très semblable à la mienne et à celle de bien d'autres blessés de l'étage. Un trou au milieu du visage, comme si les chairs avaient été aspirées de l'intérieur. Il avait déjà subi dans des hôpitaux moins réputés que le nôtre trois tentatives de greffe. Cartilages¹ de porc, de truie, de veau. Toutes trois rejetées.

Les photos de sa femme et de ses deux fils reposaient à son chevet. Elles ne l'avaient pas quitté pendant ses quatorze mois de combat.

Levauchelle faisait souvent le quatrième à la belote.

Pendant les premiers mois de guerre, la hiérarchie militaire encourageait les blessés maxillo-faciaux² à rester casernés³ dans leurs hôpitaux, même lorsque leur état leur permettait de sortir. L'étalage de nos blessures risquait de compromettre le moral d'une nation engagée dans une guerre qu'on ne parvenait pas à conclure et qui exigeait un engagement croissant. Les visites étaient autorisées au compte-gouttes et se déroulaient dans un parloir au rez-de-chaussée, qui ressemblait à une salle de classe d'un lycée parisien un jour d'examen, avec deux bureaux et quatre chaises.

Levauchelle écrivait fréquemment à sa famille, mais, comme chacun de nous, il n'avait jamais eu le courage d'avouer la gravité de son état.

La première visite de sa femme et de ses enfants eut lieu le 21 juin 1916, premier jour de l'été.

Dans la matinée qui avait précédé, Levauchelle m'avait consulté pour savoir quelle tenue de sortie serait la plus appropriée. Il hésitait entre garder ses pansements, porter un bandeau noir ou tout simplement laisser ses blessures à l'air libre. Je lui conseillai le bandeau, estimant que c'était encore le moins impressionnant. Il était agité comme un enfant.

Je revois, à son retour, sa grande silhouette remontant le couloir vers la

¹ **Cartilages** : tissu animal élastique et souple qui recouvre les os aux articulations.

² **Blessés maxilo-faciaux** : blessés de la bouche et de la face.

³ **Casernés** : enfermés.

chambre. Quand il me vit, il s'effondra sur mon épaule. Comme il n'était pas en état de parler, il se laissa tomber sur sa couche⁴. Nous l'avons entouré, Weil et moi, de notre présence impuissante jusqu'à la tombée de la nuit, et l'avons quitté à l'extinction des feux.

30 Au réveil, que je savais d'expérience être le moment de la plus grande difficulté morale, je m'approchai de son lit. Si mon odorat ne m'avait pas fait défaut, j'aurais pu être alerté par l'odeur du sang répandu. Il s'était donné la mort.

La veille, il avait demandé à une infirmière de lui procurer un paquet de bonbons pour ses enfants. Comme elle sentait que sa démarche allait manquer d'assurance, elle lui avait proposé de l'accompagner jusqu'au parloir.

35 Ni sa femme ni ses enfants ne l'avaient reconnu. Le plus grand des garçons s'était enfui en courant dans le couloir et en criant : « Pas mon papa, pas mon papa ! » Sa femme avait repris les enfants par la main, lui promettant de revenir quand il serait « plus en état ».

40 Une messe fut dite pour Louis à la chapelle de l'hôpital. Quatre compagnons de chambre, ceux dont les blessures n'avaient pas affecté le sens de l'équilibre, y assistaient. Le prêtre officia d'une voix monocorde. Depuis combien de temps enchaînait-il ainsi service funéraire sur service funéraire ?

J'appris de Penanster qu'il avait dû longuement insister auprès du prêtre pour qu'il acceptât de dire cette messe pour un suicidé. Au milieu du service, Marguerite apparut, longue silhouette au visage dissimulé par un foulard, et elle vint s'agenouiller au dernier rang.

45 À la fin de l'office, nous sortîmes tous ensemble. Penanster, qui nous précédait, s'arrêta dans le couloir qui nous reconduisait aux chambres et se retourna pour nous faire jurer avec lui qu'aucun d'entre nous ne mettrait fin à ses jours. Le corps fut ensuite enlevé pour l'enterrement qui devait avoir lieu à Marnes-la-Coquette. Il y a comme ça des lieux dont le nom ne colle pas à toutes les circonstances.

La chambre des officiers, Marc Dugain, 1998.

Document n°2 :



Extrait de *La chambre des officiers*, François Dupeyron, 2001 :
1'08 à 1'12'20.

⁴ **Couche** : lit.

Document n°3 :

